

Lukrate

# Sémiotique de la crasse

Cet ebook a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

© Florian BONFILLON, 2016

Tous droits de reproduction, d'adaptation  
et de traduction, intégrale ou partielle  
réservés pour tous pays.  
L'auteur est seul propriétaire des droits et  
responsable du contenu de cet ebook.

## Préface

Le monde ouvre les yeux petit à petit, à l'instar du narrateur qui décolle ses paupières de manière convulsives sous les coups de boutoir du monde qui l'entoure.

«Sémiotique de la crasse» a été écrit dans l'attente (d'un enfant), il est donc composé de craintes, de doutes et de constats, et se fait (parfois) porteur d'espoir...

À travers les grands thèmes qui y sont abordés (dépression, addiction, marginalisation, oubli, hyper sensibilité...), c'est l'intimité d'une crise que nous dépeint un narrateur anonyme.

34 458 mots inutiles, 167 634 caractères quotidiens ; tels sont les signes de la crasse.

Une narration stérile qui cache sa substance

dans l'implicite.

Ce texte viscéral se veut porteur d'un message universel : Restons libre !

Le roman relaie en effet des notions fondamentales pour moi (tolérance, libre pensée, respect, anti racisme...) sans tomber dans le piège idiot de l'acceptation inconditionnelle :

Un monde élevant l'intolérable au niveau de normalité n'a lui-même plus de légitimité.

C'est ce manifeste qui explique la rigueur des mots utilisés ou l'emphase omniprésente dans ces lignes. Questionner son époque est difficile, se remettre en question est souvent douloureux, mais ce sont là les premiers pas vers la sagesse, les premières pierres d'un rempart se dressant contre l'obscurantisme et le totalitarisme...

Ce premier roman a été entièrement autoédité et financé grâce à une campagne de

crowdfunding (Kisskissbankbank).

Je tiens à ce propos à remercier tous ceux qui ont permis à ces lignes de sortir de leur tiroir.

Ont contribués au financement du projet :

Carreras Valérian & Marielle, Domenge Stéphane, Bonfillon Christian & Monique, Lecomte Cyril (de Montgolie) , Maudet Morgane, Arnaud de Guglielmo, Guyot Rémi, Dumas Emmanuel, Petitjean Audrey, Philippe Ben-Ahmed (BAP), Mathé Rose, Capra Jean Eric & Marie France, Francois Vogtlin Nathalie, Serrano Xristine, Sartori Théophile, Manne Jimmy, Charnay Jérôme, Oiselet Alain, Merle Delphine, Poujoux Anthony, Terral Eric, Castella Aurélie, Dhumes-Vigneron Charlotte, Allegre Arnaud, Vieque Joan, Marina Rochetta, Ribelles Matthieu, Castella Francis & Babeth, Ducoulombier Arnaud, Bernard Simon, Bonfillon Gregory et Antonia,

Hebrard Loic, Suchon Alexandre, Schneider  
Jean-Marie.

Je remercie aussi ceux qui m'ont soutenu ou  
supporté au cours de ce projet :

Victor, Elisa, Aurélie, les producteurs de café  
et de Houblon, Georges Brassens, Léo Ferré,  
Nick Cave, Henri Laborit et tous ceux que  
j'aurais oublié par maladresse.

**LUKRATE vous aime !**

## 0

### **La chambre claire.**

Dix-sept heures trente-deux, dans une vétuste maison de maître réhabilitée en unité « semi-médicale » ; la lumière pâle des néons donne à toutes choses un air faux.

« Je crois que je me suis perdu... »

Mes doigts sont agrippés à une grille peinte de couleur beige. Au travers, je distingue un large couloir qui se perd dans l'obscurité.

Heureusement, la clarté des tubes de l'étage arrive jusqu'ici.

J'ai la triste impression d'être enfermé, pourtant je n'ai aucun souvenir de mon arrivée ici.

De temps à autre, des bruits me parviennent

du haut de l'escalier menant à la lumière.

Instinctivement je me fige, silencieux, et attends que cela passe.

Je me demande pourquoi ? Après tout, je n'ai rien à me reprocher !

Est-ce que j'aurais pas trop abusé hier et foutu le bordel ?

Une cuite « mégalithique » pourrait expliquer pourquoi je ne me souviens de rien.

En tout cas, avant de savoir comment je suis arrivé ici, il me faut trouver comment en sortir !

Un étrange sentiment de déjà-vu me pousse vers cette grille, la solution à mon problème est forcément derrière.

Ce maudit grill à station verticale ne veut décidément pas bouger d'un pouce.



Putain mais où ont-ils été me foutre ? Est-ce une garde à vue d'un nouveau genre, un hosto ? J'aurais pas fait un coma éthylique ? Ils ont quand même été jusqu'à me coller un pyjama sur le dos !

Si un gars à la mine apathique me propose de prendre une douche avec un fort accent germanique, ça va chier !

La prison ne cédant pas, il ne me reste plus qu'à grimper les marches de pierres usées.

Quelqu'un doit regarder la télévision à en juger par les voix en boîte qui m'arrivent quand je suis à mi-hauteur.

Après un coude dextrogyre, l'escalier vient s'écraser sur une petite barrière. Elle ne m'arrive qu'à la taille, mais elle est solidement fixée au mur avec un cadenas. Pour couronner le tout, les barreaux sont capitonnés par de la mousse.

Tant pis, quand faut y aller...

Tandis que j'enjambe le garde-fou, un vieillard en pyjama sort de l'une des pièces desservies par le corridor. Il a les cheveux hirsutes, une barbe de trois jours et semble tout droit sorti d'un enfer de Jérôme Bosch. Dès qu'il m'aperçoit, le vieillard se met à s'agiter en émettant des sons à peine humains. Il se rue alors sur une sonnette d'alarme de couleur rouge qu'il écrase frénétiquement en me dévisageant de ses yeux terrifiés.

« Nom de Dieu, mais où est-ce que je suis tombé ? » me dis-je en essayant de ne pas m'écrouler face à la misère et la déchéance de ce pauvre homme.

# 1

## La fille de l'aube.

Elle se tenait droite, inflexible face au monde, les yeux perdus dans le vague.

C'eût été une idole païenne si elle ne porta pas ces frusques à la mode, puant le brillant et le trop serré.

Frêle, encore nimbée de la candeur faussement virginale des enfants nés trop tard, elle crachait par intermittence des geysers de fumée épaisse.

La fine pluie qui nous séparait ne suffisait pas à masquer sa détresse.

Tentant alors de rationaliser ma « pseudo-relation » avec cette inconnue, je relevai le col de mon vieux cuir élimé, roulant

fébrilement un mégot.

Je voulais détacher les yeux de ce puits de tristesse tout en analysant ce tableau presque vivant : la rue à six plombs du mat.

Le tabac brun brûlait ma gorge, remplissant pleinement son rôle rassurant, un joint entre deux endroits, deux moments, le tampon idéal pour accuser les coups.

La soupe que j'étais devait sembler bien ridicule vue d'une de ces fenêtres : un épouvantail vêtu de nippes, trempé jusqu'aux os, avec une clope mouillée pour unique bâton. Un pantin perdu dans la contemplation méthodique de l'asphalte craquelé et des enseignes multicolores vacillantes.

Chaque chose me semblait traîner son fardeau, comme des trames de « possibles » avortés.

Il est assez réducteur de borner cet inventaire matinal aux décrépitudes urbaines. Non, tel un nouveau-né, un immigrant, je découvrais

avec détachement cette abstraction odorifère.

L'abribus portait les stigmates d'une brûlure, sans doute une poubelle calcinée pour un motif probablement puéril.

Une porte médiévale encastrée entre des bâtiments, qui durent être neufs un jour. Chacun de ces éléments n'ayant d'autres points communs que l'antinomie de leurs styles et couleurs ; sans oublier les nombreux carrosses aux phares inutiles traversant la scène sans pudeur.

Les volets des appartements en terrasses s'ouvraient çà et là avec des grincements courant sur les façades. Bien sûr, un panneau publicitaire aux couleurs acidulées ornait ce théâtre. Il montrait un homme normal couvert d'ecchymoses et arborant narquoisement le slogan : « Battez-vous pour une vie moins chère ! »

Rationaliser, MON CUL !

Il m'était aussi difficile qu'inutile de fuir le seul sujet de cet instant, c'était elle !

Mes yeux revinrent sur la svelte silhouette qui grelottait sur le trottoir. Cette étrange attraction me fascinait.

N'allez pas croire que cette attirance pût être physique, car bien qu'elle ne me parût pas laide, ce genre de considération me semblait planer sur l'autre hémisphère. Et quand bien même, si un relent d'humanité et de désir m'avait encore étreint ; je n'aurais vraisemblablement jamais pu l'assouvir tellement le goût du monde m'était amer.

Cette douce empathie pour l'inconnue m'apaisait en quelque sorte, car si je ne la connaissais ni d'Adam ni d'Ève, son cas me paraissait clair.

Non par une analyse sensée de sa

physionomie, posture ou je ne sais quel autre subterfuge intellectuel ; mais cela me semblait clair. Ce n'était pas son histoire qui « m'arrivait » par vagues, mais son état brut, animal !

La détresse se déversait par tous ses pores, donnant à l'air une odeur âcre en se mêlant à l'eau du ciel.

Elle sortait peut-être de la chambre d'un beau parleur, de la garçonnière d'un golden boy plus terrorisé qu'elle par la fuite du temps. A moins que sa provenance soit une soirée arrosée ayant fini de détruire le ciment de son couple, ou simplement un travail nocturne lui ruinant autant la santé que le moral ? Peu importe !

Elle sortait, et c'était tout !

Divine putain ou petite fille échaudée, elle était les deux et ne cherchait pas à mes yeux à tenir une place plus cartésienne, ou un rôle plus indiqué.

La pluie tombait maintenant plus fort.

Avec la brise matinale, on se serait cru à Varsovie !

Mes cheveux filasse se collaient à mon visage sous l'effet des litres d'ersatz pollués que déversaient les cieux depuis trois heures maintenant.

La clarté blafarde de l'aube ne présageait rien de bon, de toute façon il ne restait que les fous, les inconscients et les drogués abrutis pour prétendre à de bons présages !

« La pythie s'était pendue » disait une vieille chanson, ces mots résonnaient dans mon crâne quand un véhicule s'arrêta avec fracas. Le bruit du Telma du bus bariolé me tira de mes pensées.

La blonde s'étira, faisant voler sa cigarette dans la bouche d'égout la plus proche avec la précision d'un sniper, puis monta dans ce vecteur motorisé.



Elle me laissait son malheur comme à un prêteur sur gages.

Il faudrait moi aussi que je songe à fuir ce boulevard avant...

Avant quoi ?

En tout cas, il aurait certainement été plus sage de rentrer, d'aller baver sur mes draps pour oublier cet acouphène trop familier, ce compagnon jaloux.

## La fenêtre claque.

Depuis quelques minutes déjà, un claquement sourd parvenait à mes oreilles, couvrant ainsi certains sons liés à l'effervescence urbaine.

C'était un bruit franc mais feutré, ce genre de bruit entêtant qui peut vous rendre fou si vous n'en trouvez pas la source.

Je me tenais face à la rue, sur la terrasse du Saint Maure, torpillant une mousse particulièrement insipide.

Soudain, une voie désagréable et hésitante vint m'extirper de mes pensées :  
« Eh mec, t'as pas deux euros ? »

C'était l'un de ces déchets des villes qui se

rattache à ses images d'Épinal pour ne pas sombrer. Ce petit Black avec la peau du visage rongée au vitriol s'appelait Maké, je ne le connaissais que trop bien.

N'ayant pas le courage d'affronter un sermon moraliste d'un minable rastafari toxicomane, il me fallait l'envoyer bouler promptement : « Désolé, j'ai plus de tunes ! »

Mais l'apatride chancelant était habitué à cette rengaine. Les yeux rivés sur ma blague à tabac, il enchaîna aussitôt, comme si son texte avait été écrit auparavant : « File-moi une sèche alors ! »

Si mon élan premier consista à lui donner une clope, très vite j'en vins à la seule attitude à adopter face à un tel parasite : « Dégage CONNARD ! »

Dans le mille ! Hébété par une consommation exagérée de huit-six, aussi sûr

de lui qu'un enfant idiot, il ne s'attendait pas à un refus.

Il mit un instant à comprendre exactement la situation, puis tourna les talons en chancelant, n'épargnant pas les badauds d'un discours mal déclamé, bourré de fautes d'accord à propos de Babylone ou je ne sais trop quelle connerie de cet acabit.

Je le regardais emprunter la rue qui descendait en pente raide vers un boulevard perpendiculaire. Le brouhaha incessant des feux rouges et des autos digérerait bientôt le malplaisant.

C'est tout de même ennuyeux que le politiquement correct empêche moult personnes de répondre comme il se doit à ce genre d'individus, craignant de porter ensuite d'enchanteurs sobriquets tels que : facho, raciste, j'en passe et des meilleurs...

Maintenant, le trouble-fête était passé

derrière le kiosque à journaux du carrefour,  
pour enfin sortir de mon champ de vision.  
Je me mis à imaginer sa vie sociale : sans  
doute une succession de scènes identiques à  
celle que je venais de vivre. Cette perspective  
me fit froid dans le dos.

Alors que je songeais à la « non-vie » de  
l'infortuné, le claquement sourd se remit à  
m'interroger sur sa nature. Il était présent,  
mais pas au point d'en être obsédant ; une  
touche rythmique dans le décor, comme un  
mystère qui plane sur tous ces drames en  
suspens.

Écrasant ma brune dans le cendrier, je me  
mis à rire.

La nature morte qui s'offrait à moi me faisait  
penser à l'existence : un verre Meteor  
exsangue et fêlé se dressait sur la table en  
inox. Il était relié au cendrier par une flaque  
que le serveur avait nonchalamment laissée  
en servant le demi dégoulinant.

Le cendar en plastique vert acide était couvert de slogans publicitaires. Bien que sa forme arrondie et sa couleur dynamique en fissent un objet design, hype comme ils disent, les bords en matière synthétique étaient brûlés et noircis à divers endroits par des mégots oubliés ou des mains d'ivrognes tremblantes manquant l'urne au moment de la mise à mort leur cigarette.

L'existentialisme à deux francs ne me réussissait vraiment pas !  
Je laissais sur la table bancale deux euros dix et mon côté « vieux Sartre pourri », bien décidé à trouver la cause de ce battement.

Debout au milieu de la chaussée, je me rendis compte que le bruit intermittent ne venait pas d'en face comme il m'avait semblé de prime abord.

La bière blonde, l'odeur nauséabonde d'une motocrottes et le manque de sommeil

m'avaient induit en erreur, l'écho s'était joué de moi !

Je cherchais un moyen de m'élever, afin de mieux voir la façade concernée, quand le soleil me fit un signe. Je suivis son doigt de lumière qui m'indiquait une porte cochère laissée entrouverte par négligence.

Le plus grand des astres était-il vraiment bon avec moi, ou mon sens de l'observation s'était-il aiguisé après des heures à contempler le vide ?

Je ne le saurai jamais et d'ailleurs les considérations cosmogoniques étaient le dernier de mes soucis.

En tout cas, ce chemin était le bon, car à droite du large couloir orné de boîtes aux lettres, s'ouvrait une grande porte-fenêtre à la mode du dix-neuvième siècle. Elle donnait sur un escalier en bois usé.

Dans les grincements trahissant la vétusté des locaux, je passais le premier palier où l'on pouvait lire sur la deuxième porte de couleur cramoisie : Éric Faussard – Diplômé de médecine régressive.

C'était quand même plus vendeur que d'inscrire Gourou drive-in en beau lettrage ! Le deuxième palier quant à lui, était plus soigné, bien que les scellés de police sur l'une des portes m'indiquassent un crime récent, l'habit ne fait pas le moine, disait ma sacoche d'arrière-grand-père.

Poursuivant l'ascension de cette cage d'escalier sentant la naphthaline et la poussière, j'arrivais enfin au bout : une simple porte de bois brut maintenue fermée par un loquet sans serrure.

Poussant celle-ci, je gravis les quelques marches restantes pour me retrouver dans un grenier.

Entre les toiles d'araignées et les bourriches



abandonnées, je distinguais l'objet de mon « effraction ».

Une lucarne sans vitre laissant pénétrer la lumière éblouissante dans la pénombre du débarras me tendait ses bras.

Ma tête dans le vide, je goûtais la chaleur du dehors, tel un golden retriever à la fenêtre d'une Lexus. Il me fallut attendre le rétrécissement de mes pupilles avant de distinguer clairement le panorama.

Mon belvédère donnait sur la façade d'un beau bâtiment lézardé. C'était un hôtel à en juger par la rangée de lettres métalliques peintes en bleu royal écaillé, rivées sur les piémons de la toiture.

En contrebas, je distinguais le store baissé du Saint-Maure.

Observant un instant les fourmis humaines, j'oubliais presque la raison de ma venue, puis le claquement sourd me rappela à l'ordre.

Il semblait en effet plus proche maintenant, ce qui en soi était un bon point, mais ne me suffisait pas encore pour en localiser la source.

Je commençais par passer en revue les fenêtres aux carreaux sales, inspecter ensuite les balcons. Ils étaient tous vides, excepté d'antiques pots de fleurs envahis de foin sec. Commençant à désespérer, je me pris à admirer le toit couvert d'ardoises régulières. Sur les côtés en pentes abruptes, on pouvait apercevoir des petites fenêtres rondes.

Elles étaient partiellement occultées par le lettrage de l'enseigne.

Hôtel du Centre, de quelle originalité avait fait preuve le gérant initial de ce loueur de draps !

Mon genou était douloureux, il me faisait souffrir fréquemment depuis mes frasques de jeunesse. C'était une excuse tout à fait

suffisante pour rouler un mégot ; en tout cas ma psyché s'en contenterait !

Crachant une fumée épaisse emportée immédiatement par la brise, je scrutais toujours en face. Enfin il me sembla repérer la source du bruit : c'était l'un des chiens-assis en partie occulté par l'immense lettrage. Il me semblait maintenant n'entendre plus que cette séquence de sons démoniaques, derrière le « e » de « centre ».

Je n'étais malheureusement pas dans l'alignement nécessaire pour optimiser ma vision de la pièce. Ma position était plus ou moins en alignement avec le « u », elle était quand même suffisante pour apercevoir au travers du carreau le visage grimaçant d'une femme d'âge mur.

Ses traits tirés m'évoquaient plus la douleur et l'humiliation que tout autre sentiment.

En cadence, son visage battait le verre de l'œil-de-bœuf entrouvert. Les coups de reins d'un amant peu délicat lui arrachaient des petits cris cadencés.

La cinquantenaire décolorée portait une sorte de guêpière de satin rose. Ses bretelles tombées laissaient voir sa poitrine fatiguée heurtant le bord de l'ouverture.

La singularité de cet instant de voyeurisme me laissa perplexe. Je fixais maintenant sa main crispée sur le carreau alors que la joute bestiale continuait sous mes yeux. Étais-je vraiment à ma place ? À moins que ce ne soit eux qui furent totalement incongrus ?

Des centaines de questions se mirent à m'assaillir tandis que les coups de boutoir de l'autre côté de la rue s'amplifiaient.

« Et merde ! » dis-je lâchant la cigarette qui venait de brûler mes doigts.

Elle tomba sans bruit, me laissant un instant de répit dans cette triangulation diabolique.

Je compris à cet instant que malgré la violence de la scène, la femme m'avait entendu, car elle me fixait maintenant couinant de plus belle. Elle semblait finalement jouir de cette situation ridicule bien plus que quiconque. Sous son Rimmel qui avait coulé, apparut une lueur malsaine de plaisir déviant.

Je m'étais tout d'abord fourvoyé, quand je la pris pour une victime alors qu'elle était consentante et sans doute même l'instigatrice de ce jeu pervers dans lequel elle m'avait invité de force.

Tirailé par mes pensées, je ne pouvais détacher mon regard de la mégère et de son brutal cavalier invisible.

J'en vins même à envisager d'être celui-ci ;